

Un groupe dans le gosier

Essai de représentation d'un groupe interne

par René KAËS

Je vous dois à vous, à l'équipe du C.O.R. cet essai que je voudrais vous présenter. Christian me l'avait demandé, je l'en remercie. Cela a été l'occasion d'une incitation à mettre en forme et en esquisse. C'est une esquisse, j'ai été pris de court par le temps pour la peaufiner. Peut-être plus tard cela créera un autre objet. Je voudrais l'introduire par quelques réflexions sur les rapports entre l'émotion et la théorie. Comme je risque d'être ému je vais me référer à mon texte pour en dire quelque chose.

L'émotion et la théorie

Il n'y a pas de théorie sans l'émotion initiale de la rencontre avec la chose primitive qu'elle transformera en un objet de pensée. Le plus souvent la théorie gomme cette émotion, elle refoule les représentations de plaisir et d'angoisse qui l'ont accompagnée.

Son point aveugle se constitue de cette façon, mais la théorie conserve dans des états et des formes variables la mémoire de cette rencontre ; alors l'activité théorisante est une certaine manière de traiter la violence et l'amnésie de cette rencontre, les traces qu'elle a laissées, l'impensé qui s'y sera constitué, les germes de savoir qui s'y seront enfouis et qui formeront la souche des fantasmes et l'arborescence des théories infantiles.

Penser un objet, *a fortiori* le rapport entre deux ou plusieurs objets, prend inévitablement source sur une formation inconsciente, sur une

fantasmatique, un complexe, une relation d'objet. Le psychanalyste, loin d'écarter cette source de la découverte, au contraire la retient et y appuie son élaboration, découvrant le travail qu'y accomplit les processus psychiques primaires, secondaires et tertiaires.

Quoiqu'il y paraisse, je n'ai qu'une confiance modérée dans la théorie, mais je la crois nécessaire. Sans ce qu'elle construit, nous ne saurions rien vraiment. Certes nous saurions percevoir et penser, mais nous ne saurions pas vraiment dire ce que nous ne savons pas, et, pour une faible part, le transmettre. Je n'ai qu'une confiance modérée dans la théorie, non seulement parce qu'elle est provisoire, mais surtout parce que nécessairement elle est relativement fautive, elle n'est qu'une version. J'ai une confiance suffisante dans la théorie, parce que j'ai appris que la création qu'elle exige nous rapproche des poètes.

Dans ma rencontre avec le groupe, l'art aura été – et demeure encore – une médiation privilégiée dans le frayage d'une voie d'accès vers la connaissance de cet étrange objet, si familier et encore inconnu. La curiosité, l'excitation qu'il déclenche en moi transite et se transforme par la médiation de ces formes sensibles, esthétiques qui contiennent, calment et transforment l'émotion, et appellent la pensée. Sans ces représentations intermédiaires, sans ces images, *les choses du groupe* ne pourraient s'articuler aux mots et aux discours, elles n'auraient pas pu devenir, pour moi, des représentations communicables dans le langage propre à la théorie.

En effet, les choses du groupe sont brutes, crues, crues et nébuleuses, inextricables, massives et cavernueuses. L'émotion qui m'envahit est l'envahissement même de ces choses, leurs proliférations, leurs débordements. Dans le groupe, je perds la consistance de ma propre limite, de ma pensée, elle se diffuse dans ces espaces multiples, s'infuse dans la masse de ces objets composites, et j'y éprouve l'instabilité, l'imprévu, et la surprise d'une mise au monde. J'y connais simultanément, et tout à tour, la dépression et la plénitude, le chaud et le froid, la protection et le dénuement, la persécution et la solitude, ces innombrables états de l'être, cette réunion des membres chéris constitutive de l'être, l'être-même, son absence et sa nostalgie. Cette mobilité extrême des affects et des pensées, cette embrouille des émotions et des objets, c'est cela le groupe. Chacun pourrait ainsi dire sa version émotionnelle devant le

qu'il mobilise.

Si le groupe est difficile à dire, c'est qu'il contient dans le même espace de représentation, des pensées et des émotions différentes qui appartiennent à des lieux distincts de la psyché.

UN GROUPE DANS LE GOSIER

1. La grappe. Le cri

Comme bien des enfants, j'ai longtemps cru que les bébés étaient, de date immémoriale, groupés ensemble dans le ventre de leur mère. Le plus souvent ils naissaient les uns après les autres, un par un, mais seulement lorsque la mère, ou le père, ou les deux ensemble, désiraient si fort la venue au monde de l'un d'entre eux que le petit pouvait alors se séparer de ses frères et sœurs restés encore dans le nid maternel.

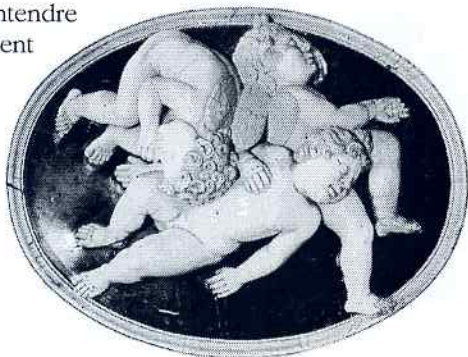
Le dernier à naître – celui qu'en Alsace on appelle précisément le « Nechthucker », celui qui s'accroche au nid – retrouvait enfin les autres; mais déjà, en tout cas c'était ainsi pour moi, le dernier arrivait-il que je commençais à me séparer de la famille : il manquait toujours quelle soit complète.

Il y avait donc cette sorte de grappe originaire qui s'égrenait au fil des années, au fil des générations, entre l'alliance des frères et des sœurs, et la filiation des parents. Elle se formait, elle se déformait ainsi.

Les cas des enfants uniques étaient pour moi énigmatique, je me demandais souvent pourquoi les autres étaient retenus si longtemps, mais j'avais aussi la confuse idée que pour celui qui naissait en premier, pour celui-là, ce devait être l'effet de son désir de ne pas se connaître de rival.

Peut-être cette croyance était encore vive quand l'émotion me saisit à entendre les voix multiples qui accueillent le nouveau-né.

Ce ne sont pas les voix des frères et sœurs que nous entendons alors, mais celles de la génération qui les précède et qui par leurs



par leurs rêves irréalisés, mais aussi par leurs paroles les tient vers la vie.

Les petits d'humains entrent un à un dans le chœur des hommes déjà-là, qui parlent, qui chantent, le plus souvent sans harmonie pré-établie.

2. La séparation. La sortie de la grappe

Si, un à un les petits d'hommes entrent dans l'alliance et dans la filiation du groupe, et si plus tard un par un ils s'en séparent pour croître, pour vivre leur vie propre et pour mourir, longtemps ils ne le savent pas.

Ils croient en la grappe, en la croupe dans le groupe. La grappe, lourde ici encore comme un amas de grains, est la masse consistante et compacte qui lie dans l'attraction mutuelle tous ses éléments.

Figure protoplasmique, d'où émergent des pseudopodes craintifs vers le monde extérieur et qui tracent les frontières mouvantes et incertaines de l'enveloppe, de la peau, de la cuirasse groupales. Celles-là contiennent, en emboîtement de frontières, toutes les certitudes premières : celle de la chaleur et de l'odeur, et le groupe est climat ; celle du plein et du poids, et le groupe est masse ; celle de la limite et des bornes, et le groupe est clôture.

A chaque frémissement d'inquiétude, à chaque tremblement de peur dans le noir, la solitude et la détresse, le groupe alors fait corps, creux, abri, noyau lourd, et le corps fait groupe, il se regroupe, se remembre, solidaire contre solitaire.

Solidaire jusqu'à en perdre toute séparation comme la foule qui grouille, le corps qui se multiplie : l'état de foule et de folie en soi.

C'est dans cet état que la séparation vient opérer dans le vif de la boule pour dégager un bras encore incertain, une jambe improbable, une main tâtonnante, un dos qui finalement se décolle d'un appui d'arrière-fond, et se risque en avant, soudain seul.



3. Les multiples. L'angoisse

La masse fracturée, l'ancrage du corps et de l'âme dérive, des fragments se dispersent, s'évadent, attirés par l'entropie inverse.

Disloquée dans l'espace du dedans et dans les territoires du dehors énigmatique, la figure du multiple surgit pour ressaisir une obscure réminiscence du même dans des morceaux d'autres étranges.

Pas tellement la multiplicité que la multiplication, le mouvement d'une multiplication qu'accroche le reflet d'un miroir, et déjà l'esquisse d'une archaïque mutualité spéculaire, mémoire encore vive d'un miroir brisé par l'éclat du regard captivant d'une mère.

Mutualité et peut-être ébauche d'une division : Je... Je... Je me..., je me vois.

Dédoublement, détriement, dégroupement du Je, du Je et du Tu intime – doublure du Moi et d'un autre, Moi ou Toi qui me vois. Mais soudain, ou quelque fois de proche en proche, et par un va-et-vient avec les autres opposables, tous ces *alter ego* s'organisent en une communauté de Moi qui contiennent et du Moi et du Toi et le Il qui les observe : une sorte de Nous encore égoïste.

Mais rien n'est acquis, voici les limites, elles laissent crues et nues les vies qui s'accrochent entre elles, dépiautées, encore la peur amplifiée en ondes et surgissent les monstres, multiples eux aussi.

Quasi simultanément des successions. Éclatement du temps, de l'espace. Morcellement. Regard hagard.

Le futurisme annonciateur des vitesses extrêmes de vie et de mort avait donné toute sa force pour imprimer à ce début de siècle



l'affolement de ce qu'Artaud nommait les «innombrables états de l'Être», contraction extrême des temps et aussi leur détente dans l'éternité stationnaire.

Ainsi les innombrables temps dans le groupe et tout l'affolement des extrêmes intensités du voir, du dévorer, du toucher.

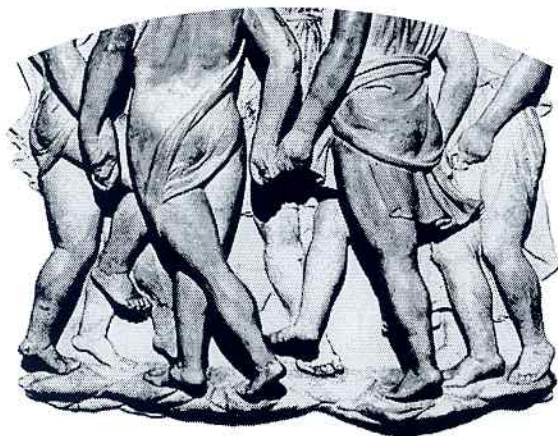
Effroi, expérience du sacré.

4. La ronde, la fête

Le groupe est aussi la puissance de la fête. Quelle fête est solitaire qui ne consomme sa propre semence ?



Au contraire, le groupe est comme le ventre rond, toujours engrossé ; le groupe est cercle, il est ronde, et la rondeur des bouches



qui chantent et qui font vibrer les cordes et les cœurs, cette rondeur-là est aussi groupe, des kermesses nordiques aux emballements de Matisse.

Le groupe est ronde, recerclement magique. La fête groupale, égoïste a besoin des autres.

Il faudrait dire encore les odeurs du groupe, l'atmosphère. Cet air qui passe entre nous, en nous, du dedans au dehors comme un fluide amniotique.

Et la fumée, et l'alcool, et les bistrot, les femmes et les hommes en groupe, toujours assez légèrement déprimés, en appui sur le zinc des bistrot dans les films de Claude Sautet.

5. Le groupe vertical

Le groupe des semblables se réconcilie de ses scissions, de ses incertitudes et de ses divisions dans la fête.

Le même idéal appelle au rassemblement, il est emblème d'identité, totem des filiations scandées de vies et de morts. Le même idéal réconcilie enfin dans la fête pulsionnelle tous les écarts polymorphes avec l'assentiment de tous.

Le groupe vertical qui précède chaque un dans les rêves de désirs irréalisés des ancêtres, dans les passés sous silence et leurs énigmatiques figures de revenance. Le groupe vertical se dresse, tel la colonne Dogon ou le marbre romain qui immortalise Enée dans sa lignée, longue suite dans la succession des fils devenus pères, par acquisition d'héritage, axe des embranchements symboliques.

A côté de ces ascendances et de ces descendances linéaires, classiques, la généalogie catholique est plus complexe, ambiguë, oblique. Les Vierges ouvrantes condensent tous ces espaces, elles subvertissent les rapports du dedans et du dehors, du haut et du bas, du contenant et du contenu, de l'alliance et de la filiation.

Ces ambiguïtés sont celles du groupe interne, polymorphe, tout proche des scènes originaires, des fantasmes des origines.



6. Autour de l'enfant

Le groupe que célèbre plus généreusement que tout autre l'art chrétien, et plus spécialement l'art catholique de la Contre-Réforme, c'est d'abord le groupe constitué autour de l'Enfant et de son adoration, le groupe messianique qui dévoile dans tout groupe l'attente du croyant. Autour de l'Enfant, les docteurs, les savants, les Apôtres choisis, élus, frères et disciples, garants de l'orthodoxie de l'assemblée, le groupe est christophore.

Et voici la longue série des repas, condensation de l'échange et de la substitution de la victime à son signe efficace, et tout groupe est christophage.

Et enfin, la chronique d'une mort annoncée, entourée, célébrée, scandalisée où se succèdent les scènes jusqu'à l'exhibition pantelante de l'Enfant encore étayé, jusque dans la mort transitoire, sur le sein, sur la matrice maternelle, et tout groupe est tombeau.

Autour de l'Enfant et de ses équivalences partielles, s'organise le groupe chrétien et ses jeux de regards d'imploration, et d'exploration conquérante.



7. Co-naissance du groupe

Pour connaître le groupe, il faut s'en séparer, s'en décoller, sans y laisser trop d'adhérence, trop d'adhésion.

Quelle nécessité de comprendre l'écheveau groupal, sinon nécessité vitale ? La plupart d'entre nous qui s'y sont mobilisés en demeurent en souffrance, excités, paralysés, terrorisés.

Pour établir les justes rapports à cette grappe d'objets qu'est le groupe, du groupe il faut se dégager, pour en connaître l'enjeu.



L'enjeu : moins celui de l'expression pulsionnelle que celui de sa figurabilité, des conditions de sa figurabilité ; et ici le recours à l'image est un passage nécessaire. Passage encore ambigu, puisque tant d'obstacles s'insinuent entre le désir de comprendre et cette sorte d'objet. J'imagine quelque chose de comparable à la découverte de l'inconscient dans cette nécessité de comprendre.

Dans le groupe, l'inconscient est là où il est en coalescence, en co-naissance avec le corps et son opacité, mais aussi avec les liens entre les gens.

Ce qui rassemble le groupe et qui appelle à la connaissance, c'est ici le manque à savoir sur l'énigme de la mort, mais aussi sur le plaisir et la passion de la vie.

Et ce qui reste à savoir, ce sont ces alliances que nous contractons à notre insu pour ne pas savoir ; c'est là notre attrait pour les masques et pour ces plongées dans la folie commune, notre attrait pour « les masques singuliers ».

8. Solitude. Histoire du je

Nous ne choisissons pas le moment de la séparation, ni toujours ceux avec lesquels nous solidarisent les liens de groupe.



Dans « *Les Aveugles* » que peint Bruegel un an avant sa mort, un seul et même aveugle diffracté, soi-même dégroupé, se démembre et chute.

Les poètes vigiles et les peintres qui voient l'ineffable, eux, savent dire la crue nudité de la solitude et de l'espoir de l'homme.

L'homme qui marche, qu'ausculte Giacometti quatre siècles plus tard, illustre ce poème de Gil Jouanard :

- « Il s'avance tout seul dans le danger constant de la savane.
- « Il est faible. Il sera nombreux. Il se noiera dans la multitude, pour se protéger des menaces.
- « Sa solitude s'accroîtra de celle de tous ces autres, qui sont sa défense, et qui sont aussi ce qui le menace de plus près.
- « C'est le solitaire incapable de vivre sa solitude : c'est l'homme.
- « Il était dramatiquement celui qui savait. Il est devenu celui qui sait qu'il ne sait pas. Il erre, d'un bout à l'autre de la terre et aussi d'un bout à l'autre de lui-même.
- « Et se retrouve chaque fois à son point de départ, désespéré.
- « Et puis, de son désespoir même, il fait une cause d'espoir, un prétexte pour reprendre tout seul son avancée dans le danger constant de la jungle. »

Gil Jouanard (*Aires de transit*)

Iconographie

(dans l'ordre de présentation)

Algardi	• <i>Putti Dormienti</i> • (Musée Borghèse)
Rodin	• <i>Les bourgeois de Calais</i> • (Musée Rodin) extrait
Duchamp	• <i>The second Decade</i> • extrait
Della Robbia	• <i>Cantoria</i> • (Firenze) extrait
Bernini	• <i>Enea et Anchise</i> • (Musée Borghèse) extrait
Michelange	• <i>Sainte Famille</i> • extrait
Bruegel	• <i>Les aveugles</i> • extrait 1
Bruegel	• <i>Les aveugles</i> • extrait 2